

Le discours sur le colonialisme, l'esclavagisme et le nécessaire sanglot de l'homme blanc dévoré de culpabilité est désormais rodé. On enseigne à larges doses le commerce triangulaire en classe – c'est l'une des rares choses que les élèves retiennent, en quatrième, tant il leur est seriné. En théorie, on leur a parlé aussi en cinquième des traites intra-africaines. Chose curieuse, ils ont beaucoup moins capté. Le discours culpabilisateur influencerait-il sur les profs d'histoire au point de leur faire passer sous silence le fait que ce sont essentiellement les Noirs et les Arabes qui « produisaient » les esclaves, vendus par la suite à des négociants européens qui les transportaient jusqu'aux Amériques ? Tamango, jolie nouvelle pleine de bruit, de fureur et d'ironie, écrite par Mérimée en 1829, décrit excellemment ce double mouvement – à ceci près que le capitaine négrier embarque avec lui le chef noir esclavagiste, qui sera le seul survivant d'une équipée sanglante. Et gardons-nous d'oublier le million d'Européens vendus comme esclaves par les Barbaresques au cours du seul xviii^e siècle... Les sociétés anciennes étaient esclavagistes – mais je ne sais pas que les habitants actuels de la capitale italienne se couvrent la tête de cendres à l'évocation des dizaines de millions d'esclaves de la République et de l'Empire romains. Il en était ainsi, et les esclaves antiques auraient mis les Romains en esclavage s'ils en avaient eu l'occasion.

Alors, suffit ! Il n'y a pas à se sentir coupable de faits (de crimes, si l'on veut, mais pas selon les codes juridiques du temps) qui se sont déroulés il y a deux ou trois siècles[2]. Les Allemands de la première moitié du xxe siècle ont pu avoir une responsabilité dans la Shoah. Pas ceux qui sont nés après 1945. Et il ne viendrait à l'idée d'aucune organisation juive de leur demander des comptes sur l'attitude de leurs grands-parents. Après tout, le père de l'actuel président de la République, pour lequel vous avez peut-être voté, était candidat d'extrême droite en Normandie en 1959 et 1965. On peut critiquer la politique du gouvernement sans faire un crime au chef de l'État des choix politiques de son géniteur.

Quant à la colonisation et à la décolonisation, autre gros morceau des programmes d'histoire du secondaire... Ma foi, il y a eu des crimes de guerre parce que toute guerre est en soi occasion de crimes, et que ceux qui voudraient des guerres propres ne savent pas ce qu'est la guerre. Si l'on veut solder tous les comptes, on n'en finira pas. Faut-il rappeler aux descendants d'Algériens ce que leurs pères ou leurs grands-pères ont fait aux harkis – alors même que « harki » est toujours une injure couramment utilisée par les organes de presse officiels d'Alger ? L'apprentissage systématique de l'Histoire, une vraie culture historique permettent justement de tout remettre en perspective selon la Raison, au lieu de vivre dans la rancœur, c'est-à-dire dans le (res)sentiment.

Tenez, faisons un peu de culture sur la colonisation et le racisme...

Le discours de culpabilisation commence par une citation en boucle de l'apostrophe fameuse de Jules Ferry, en 1885, sur le « droit » que les « races supérieures » ont vis-à-vis des « races inférieures » – et du « devoir » que ce droit engendre. « Ces devoirs ont été souvent méconnus dans l'histoire des siècles précédents, et certainement quand les soldats et les explorateurs espagnols introduisaient l'esclavage dans l'Amérique centrale, ils n'accomplissaient pas leur devoir d'hommes de race supérieure. Mais, de nos jours, je soutiens que les nations européennes s'acquittent avec largeur, avec grandeur et honnêteté, de ce devoir supérieur de civilisation. »

Voilà le nœud du problème pour nos modernes progressistes, incultes ou jouant à l'être, critiques de tous les colonialismes, tous mis dans le même sac, même si la colonisation a apporté, outre les Lumières, bien des progrès dans des régions qui mouraient au soleil. Reprocher à Ferry ce vocabulaire racialisé est à peu près aussi intelligent que de reprocher à Montesquieu le mot « nègre » dans la diatribe fameuse où il prêche la fin de l'esclavage – ce qui n'était pas rien en 1748. Ou d'imaginer un Voltaire antisémite, alors que ses diatribes antibibliques visaient essentiellement l'Église au pouvoir, et le pouvoir à travers l'Église.

Clemenceau, qui s'opposa à Ferry lors de ce fameux débat à la Chambre des députés, le fit moins par considération humanitaire – tout le monde s'en fichait – que par souci de polémique politicienne. Les critiques modernes portent Zola aux nues pour avoir écrit « J'accuse » et ne s'aperçoivent pas, faute de culture, que le Zola de L'Argent est un antisémite standard de son époque, comme les Goncourt, Daudet, voire Maupassant, qu'il fréquentait assidument.

Porter sur les hommes des siècles passés un regard strictement contemporain nous fait passer à côté de ce qu'ils étaient et de ce qu'ils nous ont apporté. Les Grecs ont inventé la démocratie et vivaient dans une société esclavagiste – et alors ? Les révolutionnaires de 1789 ont créé la République et coupé le cou d'Olympe de Gouges, qui voulait étendre aux femmes les droits que les hommes venaient de rédiger. Robespierre était révolutionnaire et misogyne : disciple de Rousseau !

Et les Modernes d'aujourd'hui sont hélas de leur temps, quand ils crachent sur la culture et ouvrent largement la porte à des barbares bien décidés à remplir avec leurs certitudes sanglantes le vide patiemment creusé dans les cervelles adolescentes. Ce monde en voie d'automutilation, je voudrais tenter de le sauver malgré lui – parce qu'une poignée d'imbéciles ne peut pas avoir raison contre une civilisation tout entière.

Mais encore, me direz-vous, quel rapport entre ces tentations communautaristes et la culture ?

Le Cran a violemment protesté en 2008 contre l'aspect à ses yeux excessivement culturel des concours de recrutement dans la fonction publique, déversoir traditionnel des sociétés antillaises. Il a suggéré que ces concours soient recentrés sur les questions purement professionnelles et cessent d'exiger un niveau de culture générale dont, disait-il, l'usage n'est pas bien évident dans le cadre de leurs futures fonctions. Hmm... Combien de dialogues au guichet seraient facilités par un niveau de connivence culturelle adaptable ? La culture n'est pas seulement déluge de références. Elle est usage d'une langue commune – qui tend à l'être de moins en moins.

Quoi qu'il en soit, le secrétaire d'État à la Fonction publique, André Santini, a immédiatement réagi. Il a proposé de refonder les concours administratifs dès 2009 en diminuant notablement la part de la culture générale. « Nous avons atteint les limites d'un élitisme stérile », s'est-il exclamé. La culture générale était pour lui une « discrimination invisible ». La République n'avait pas besoin de gens cultivés. Ou alors, dans des niches spécialisées.

L'année d'après, c'était Valérie Pécresse, en charge de l'Enseignement supérieur, qui, après avoir suggéré un quota pour les boursiers à l'entrée des grandes écoles – une discrimination positive déguisée et effective à l'entrée en classes préparatoires[3] –, affirmait, sur la foi d'un rapport ad hoc de l'Inspection générale, qu'il fallait ouvrir les concours aux langues maternelles des candidats – le chinois, l'arabe ou le vietnamien, entre autres. Et repenser le poids de la culture générale.

À noter que ledit rapport enseignait un fait que le ministre a préféré passer sous silence : les matières réellement clivantes, ce n'était pas le français, c'étaient les maths, la physique, la biologie. Ciel ! Le problème était moins l'accès à la culture des « héritiers » qu'une descente en flèche du niveau du secondaire ! Mais l'essentiel de ce que les médias retiennent, ce fut cette charge contre la culture générale.

Pierre Assouline et les commentateurs avisés firent le lien avec la « sarkozienne détestation[4] » de La Princesse de Clèves, qui avait entraîné maintes lectures publiques du roman de Mme de La Fayette devant les mairies de l'UMP. Comme quoi, dans ce curieux pays, on peut s'enflammer pour un roman du xvii^e siècle, d'une écriture complexe, et peut-être faire basculer une élection. La gauche, en s'attaquant au latin, a pu récemment constater que ce « vieux pays », comme disait de Gaulle, est encore, bec et ongles, attaché à ses racines et à ses valeurs. La culture est menacée, mais elle n'est pas morte, quelles que soient les attaques auxquelles la soumettent des sectes fondamentalistes ou des libéraux mondialisés.

« Ceux qui soutiennent la culture générale dans ce type de concours, ajoutait le rédacteur de La République des livres, ne le font pas dans l'idée de coller un futur pompier sur la bataille de Lépante ou une future iconographe de la Mairie de Paris sur une question de droit public. Il ne s'agit pas de refaire "Questions pour un champion", mais de posséder un niveau de langue minimum appuyé sur des connaissances. Le but n'est pas de coller le candidat sur les véritables intentions du duc de Nemours telles qu'elles apparaissent à travers sa déconstruction lexicale, mais de faire lire La Princesse de Clèves pour enrichir notre langue à tous dans les rapports quotidiens entre administrés. [...] Est-il normal que tant de gens (chauffeurs de taxi, gardiens de la paix, fonctionnaires de la RATP, etc.) soient handicapés lorsqu'ils cherchent une rue sur un plan parce ce qu'ils n'ont aucune idée de la manière dont s'écrit un nom historique pour n'en avoir jamais entendu parler[5] ? » Et de raconter que les Américains venaient de comprendre qu'un peu de littérature ne fait pas de mal aux futurs médecins[6] : il apparaît que cela développe leur capacité d'empathie et modifie même leur analyse clinique.

La culture n'est jamais là où l'attendent ceux qui croient que c'est une armoire à confitures. Ses effets sont toujours obliques, jamais là où on les attend. C'est ce qui en fait la beauté et la complexité.

Les effets de l'inculture, en revanche, parce que c'est un corps simple de masse moléculaire proche de zéro, sont immédiats.

[1] National Association for the Advancement of Colored People, l'une des plus anciennes (1909) et des plus influentes associations américaines. « Colored People », expression obsolète, ne s'emploie plus que dans le nom de cette association. Les Noirs américains

s'appellent désormais « African-American ». Ils ont même tenté de discriminer le président Obama, qui, métis d'une Blanche et d'un Africain (son père était kenyan), ne pouvait bénéficier de cette appellation, théoriquement réservée aux descendants d'esclaves. Ai-je le droit d'appeler cela du racisme ?

[2] Voir sur le sujet le livre de Paul-François Paoli, *Nous ne sommes pas coupables : Assez de repentances !*, La Table ronde, 2006.

[3] On y recrute sur ordre au moins 25 % de boursiers, parfois au détriment d'élèves mieux placés du strict point de vue des résultats académiques. L'égalitarisme tue l'égalité.

[4] En février 2006, Nicolas Sarkozy s'était livré à une violente attaque contre le roman de Mme de La Fayette, exemple type, d'après lui, des références à bannir des concours de la fonction publique. Il est revenu souvent à la charge, jusqu'à ce qu'il finisse par avouer qu'il avait souffert, élève, sur les aventures du duc de Nemours.

[5] Pierre Assouline, « Dehors, la culture générale ! », larepubliquedeslivres.fr, 2 décembre 2008.

[6] Cf. Pauline W. Chen, « Stories in the Service of Making a Better Doctor », *The New York Times*, 23 octobre 2008.